



Je la vis rouler dans la poussière. — Page 350, col. 1.

tièrement remise entre vos mains ? Vous savez que vous n'avez qu'à commander.

— Je m'étais flatté que vous entreriez dans mes vues avec cette intelligence et ce bon vouloir, dit monsieur Stephens, et, pour vous dire toute la vérité, j'ai pris la liberté de l'inviter à dîner avec nous aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— Oui... Est-ce que cela vous gêne ?

— Oh ! pas du tout ; seulement les préparatifs...

— N'avez aucune inquiétude pendant que vous étiez à votre toilette, j'ai donné des ordres à votre cuisinière ; la pauvre vieille femme est presque aussi aveugle qu'elle est sourde ; néanmoins, elle sait encore assez bien préparer un bon dîner, et comme nos trois domestiques me croient votre tuteur, mon intervention ne leur aura pas paru extraordinaire.

— Comment penseraient-ils autrement ? N'avez-vous pas pourvu à tout ce qui m'entoure ? Ne vous considèrent-ils pas comme leur maître, aussi bien et plus que moi-même. Ne savent-ils pas que cette villa vous appartient et tous n'ont-ils pas été amenés à croire, excepté Louisa, qui est la seule qui connaisse notre secret, que c'est pour ma santé que vous avez songé à me faire demeurer ici, afin de me procurer un air plus pur que celui de la ville ?

— Eh bien ! puisque mes arrangements ont le bonheur de vous satisfaire, dit monsieur Stephens en souriant, je suis content et je vous dirai que, non-seulement j'ai invité mon ami à dîner, mais encore à passer toute la journée avec nous, afin d'avoir le temps de causer tout à notre aise.

Et il ajouta, en regardant sa montre :

— Je l'attends d'un moment à l'autre.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un coup frappé violemment à la porte résonna dans toute la maison.

Quelques minutes après, Louisa parut et introduisit M. Montague.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

Je ne savais quel parti prendre, lorsque le vieux fripier, vaincu aussi par ma persévérance, essaya de se débarrasser de moi en me proposant toutes sortes de trocs, etc. « Voulez-vous une ligne à pêcher ? un violon ? un chapeau à retroussis ? une flûte ? » Je résistai à toutes ces belles offres et le suppliai, les larmes aux yeux de me rendre ma veste ou de me compter mon argent. A la longue, il se décida à me payer, mais en menue monnaie, penny par penny et laissant l'intervalle d'une heure entre chaque demi-shelling.

Il s'en fallait de six pence que j'eusse touché mon total, lorsqu'il me proposa de me contenter de deux encore.

— Je ne le puis, lui dis-je. Je mourrais de faim.

— En voulez-vous trois ?

— Non, non, tout l'argent m'est nécessaire.

— En voulez-vous quatre ? *gr, gr, gr, gr.*

J'étais si fatigué que je consentis, et, tirant de ses griffes les quatre pence, je partis, plus que jamais affamé et altéré. Avec trois pence, je me restaurai si complètement, que je me remis en route et fit sept milles jusqu'à la nuit.

Je passai cette nuit-là, comme la première, sous une meule de foin, ayant d'abord lavé mes pieds dans un ruisseau et pansé avec des feuilles vertes les ampoules qui les enflaient.

Le lendemain matin, quand je poursuivis mon voyage, je fus charmé de voir que c'était entre des plantations de houblon et des vergers d'arbres à fruits. Les pommes commençaient à rougir et, dans quelques endroits, la récolte du houblon occupait déjà les paysans. Ce fut pour moi un beau spectacle et je me réjouis à l'idée de dormir cette nuit sous les guirlandes d'une houblonnière ; il fallait toute la magie de ma jeune imagination,

pour me promettre une nuit de doux repos au milieu de ces échaldas autour desquels s'enroulaient les festons gracieux du houblon.

Les rencontres que je fis ce jour-là n'étaient cependant pas rassurantes. Je me croisai avec de grands coquins dont le regard féroce me glaçait d'un nouveau genre de terreur. Quelques-uns s'arrêtaient après m'avoir laissé passer et me criaient de revenir sur mes pas afin de leur parler : ils me jetaient des pierres quand ils me voyaient courir. Un jeune drôle, un chaudronnier ambulant, je suppose, — à en juger par son havre-sac et son brasier portatif, qui cheminait avec une femme, commença de même par me regarder, et, quand je fus à vingt pas, me rappela d'une voix si tonnante, que je fis halte malgré moi.

— Voulez-vous venir quand on vous le dit, répéta le chaudronnier, ou je vous ouvre les entrailles !

Je crus plus sage d'obéir, et, me rapprochant, je remarquai que la femme avait un œil poché.

— Où allez-vous ? me demanda le chaudronnier en me saisissant par la chemise avec sa main noircie.

— A Douvres, dis-je.

— D'où venez-vous ? poursuivit-il en donnant un tour de main à ma chemise pour être sûr que je ne lui échapperais pas.

— Je viens de Londres.

— Quel est votre État ? Êtes-vous un filou ?

— Non, répondis-je.

— Non, de par Dieu ! si vous voulez faire le fanfaron de votre honnêteté avec moi, je vous fais sauter le crâne.

A cette menace, se joignit un geste qui eût suffi pour me prouver qu'il était le plus fort.

— Avez-vous sur vous le prix d'une pinte de bière ? Si vous l'avez, donnez-le avant que je le prenne.

Je l'aurai certainement donné si un regard de la femme, son léger hochement de tête et un mou-